



**20 - 26 septembre 2013**

**Ateliers Berthier - 17<sup>e</sup>**

# **DIE GELBE TAPETE**

## **[Le papier peint jaune]**

d'après Charlotte Perkins Gilman  
mise en scène Katie Mitchell

en allemand surtitré

**Location** 01 44 85 40 40 / [www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)

**Tarifs** de 6€ à 30€ (série unique)

**Horaires** du mardi au samedi 20h, le dimanche 15h  
relâche le lundi

### **Odéon-Théâtre de l'Europe**

Ateliers Berthier

1 rue André Suarès Paris 17<sup>e</sup> (angle du boulevard Berthier)

Métro (ligne 13) et RER C Porte de Clichy

### **Service de presse**

Lydie Debièvre, Camille Hurault

01 44 85 40 73 / [presse@theatre-odeon.fr](mailto:presse@theatre-odeon.fr)

Dossiers de presse et photographies également disponibles sur [www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)



20 - 26 septembre 2013

Ateliers Berthier - 17<sup>e</sup>

# DIE GELBE TAPETE

## [Le papier peint jaune]

d'après Charlotte Perkins Gilman  
mise en scène Katie Mitchell

en allemand surtitré

version anglaise de  
Lyndsey Turner

traduction en allemand  
Gerhild Steinbuch

scénographie  
Giles Cadle

costumes  
Helen Lovett Johnson

cinéaste  
Grant Gee

vidéo  
Jonathon Lyle

musique  
Paul Clark

création son  
Gareth Fry, Melanie Wilson

lumière  
Jack Knowles

bruitages  
Ruth Sullivan

dramaturgie  
Maja Zade

avec

**Iris Becher, Judith Engel, Cathlen Gawlich, Ursina Lardi, Tilman Strauß, Luise Wolfram et  
Andreas Hartmann, Stefan Kessissoglou (caméra)**

*production Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin  
créé le 15 février 2013 à la Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin*



## Extrait

Dialogue

Voix au micro

**Tania** : Pardon, je ne voulais pas –

**Anna** : Non, ça va. ça va.

**Tania** : Vous n'avez pas touché à votre [plat] –

**Anna** : Non, je – je me sens juste un peu déphasée, voilà tout. Mais ça a l'air délicieux, c'est juste –

**Tania** : Pas de souci.

[Un temps]

Vous vous sentez mieux ?

**Anna** : On est quel jour ?

**Tania** : Vendredi.

[Un temps]

Je me demandais si vous voudriez faire un tour en bas. Il a un peu mal au ventre. Il a pleurniché toute la matinée et il n'a pas vraiment dormi cette nuit. Je crois qu'il qu'il veut sa maman.

**Anna** : Franchement je me sens pas encore très en forme alors il vaudrait mieux que je ne –

**Tania** : Juste pour le tenir un peu. Même le faire un peu sauter dans vos bras. Des fois l'odeur peut être rassurante. Ça pourrait l'aider à...

**Anna** : Christoph veut que je m'économise pour demain. Je ne peux pas me fatiguer à –

**Tania** : Bien sûr. Bien sûr. Week-end chargé. Une coccinelle s'est posée ce matin dans son petit lit, vous auriez dû voir sa tête, il ne savait pas s'il devait...

[Elle s'arrête parce qu'Anna ne sourit pas ou ne réagit pas du tout] Je peux emporter ça ? [interrompue par les pleurs de Max] Et c'est parti. Comme ça toute la nuit. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas – [remarque qu'Anna reste absolument sans réaction] Bon, je ferais mieux de – [Anna sort]

Elle est déçue que je n'aie rien mangé.

Je vais faire en sorte qu'elle sache que ça n'a rien à voir avec sa cuisine. Elle n'a pas été engagée pour ça.

On est quel jour ?

Déjà !

Elle veut savoir si j'ai envie de faire un tour en bas. Il a un peu mal au ventre. À l'entendre, il n'a pas dormi. Elle dit qu'il veut sa maman.

Je ne suis pas prête. Je ne – je ne suis pas prête. S'il vous plaît.

Elle dit que mon odeur pourrait l'apaiser. Je pue la merde. J'oublie tout le temps de me laver les cheveux.

Christoph veut que je m'économise pour demain. Ça devrait le faire. Sortir la grosse artillerie.

Elle dit qu'une coccinelle a volé dans son petit lit ce matin.

Allez-en-vous-en, Tania, c'est tout, allez-vous-en. S'il vous plaît.

[Comme Anna ne veut pas écouter Tania, elle entame le monologue intérieur suivant, pour se distraire de ce que dit Tania. Il se poursuit jusqu'à ce que Tania soit sortie, et ne s'arrête que lorsqu'elle est contrainte d'ôter les piles du baby-phone] Le papier peint commence à m'affecter. Il y a un motif récurrent là-dedans qui ressemble à une nuque brisée avec deux yeux bulbeux. Il y a un endroit où les deux clés ne coïncident pas, avec les yeux tout le long de la ligne, l'un un peu plus haut que l'autre. Je ne suis pas du genre à voir des expressions dans des choses inanimées. Pas depuis mon enfance en tout cas. Une poignée sur un tiroir qui peut ressembler à une bouche, ce genre. Mais il y a quelque chose de pervers avec ce papier. Il – [comme elle ne peut plus couvrir le son du bébé avec son récit intérieur, elle court au baby-phone pour l'éteindre.]

## Die gelbe Tapete

*Le Papier peint jaune* est un texte encore trop peu connu en France, malgré de belles traductions récentes. Son auteur, Charlotte Perkins Gilman (1860-1935), fut l'une des principales militantes de la cause féministe au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle. En 1890, quelques années après avoir souffert un épisode aigu de dépression postnatale (un syndrome qui n'était pas reconnu à l'époque, ou commodément confondu avec l'hystérie), elle écrivit en deux jours une nouvelle destinée à régler quelques comptes avec le pouvoir masculin et médical : sous prétexte de lui prescrire une « cure de repos », un savant docteur spécialiste des affections nerveuses avait failli la faire basculer tout à fait dans la démence en lui interdisant toute « stimulation mentale » qui risquerait d'ébranler sa « faible cervelle » de femme... De cette sinistre expérience de privation sensorielle et intellectuelle, Gilman tira un récit devenu classique : le journal intime tenu par une jeune mère que son époux, qui est aussi son médecin, enferme pour son bien dans une pièce sombre et défraîchie, entièrement tapissée d'un vieux papier peint jaune à motifs. Peu à peu, surmontant son dégoût initial, l'héroïne anonyme s'attache à examiner ce papier, à y distinguer des formes, puis des présences en mouvement... La force du texte de Gilman tient à son étrangeté. Loin de n'être qu'une parabole démonstrative sur la condition des femmes passivement assignées à résidence au foyer familial, il se nourrit de thèmes obsédants à la Edgar Allan Poe et verse peu à peu dans le fantastique (H. P. Lovecraft, dit-on, appréciait particulièrement *Le Papier peint jaune*). Conte gothique, récit hanté d'une descente aux enfers de l'obsession et de la folie, la nouvelle n'en offre pas moins le portrait très précis d'une aliénation. Avant de l'adapter à la scène, Katie Mitchell, qui souhaitait savoir s'il s'agissait plutôt d'un témoignage documentaire ou d'une reconstruction poétique, a d'ailleurs demandé son avis à un ami psychiatre, qui lui a certifié après lecture l'entière exactitude, digne d'un manuel de psychologie clinique, de la description de la dépression post partum. Dès lors, plutôt que d'explicitier la démonstration féministe portée par le texte, Mitchell a choisi de s'attarder sur cette souffrance parfois mal connue et reconnue aujourd'hui encore, ce moment de la vie où une femme, fragilisée par la maternité, peut se sentir comme prise au piège, fêlée par un sentiment d'inaptitude aux rôles familiaux et sociaux qui lui sont proposés. Pour cela, la metteuse en scène a d'abord fait transposer l'action dans le Berlin du XXI<sup>ème</sup> siècle. Elle a ensuite mobilisé les ressources dramatiques et plastiques qui ont fait sa réputation. Car ce n'est pas seulement le récit de Gilman qui est donné à voir sur le plateau. Katie Mitchell le double de part en part par une autre action, celle des caméras qui le captent, de la bruiteuse qui fabrique sous nos yeux les ambiances sonores, du monteur vidéo qui élabore en direct le film de la représentation projeté sur grand écran. Enfin, à la pullulation techno-schizoïde des espaces et des événements (théâtraux / cinématographiques, produits / postproduits, montrés / projetés), Katie Mitchell a ajouté le dédoublement de son héroïne, nommée Anna : ses pensées sont énoncées à voix haute par Ursina Lardi ; son corps, ses gestes, ses émotions sont confiés à Judith Engel, qui joue magnifiquement avec la scène et la caméra pour composer à fleur de peau, en deux langues à la fois – celles du théâtre et du cinéma – le saisissant tableau d'une douleur.



## Comme une nuque brisée

Je me dis parfois que si seulement j'étais en état d'écrire un peu cela soulagerait le bousculement de mes idées et me reposerait.

Mais je constate que je me fatigue beaucoup quand j'essaie.

C'est si décourageant de ne pas avoir de conseils, pas la moindre compagnie pour mon travail.

Quand j'irai vraiment mieux, John dit qu'il invitera le cousin Henry et Julia pour une longue visite ; mais il dit qu'il aimerait mieux farcir mon oreiller de feux d'artifice que de me laisser fréquenter en ce moment des gens aussi stimulants. Si seulement je pouvais me rétablir plus vite. Mais je ne dois pas y penser. Ce papier m'a tout l'air de savoir l'influence pernicieuse qu'il a !

Il y a une zone récurrente où le motif pend comme une nuque brisée et où deux yeux bulbeux vous fixent à l'envers.

Je suis positivement irritée par cette impertinence qui n'en finit pas. En haut, en bas, sur le côté, ils grouillent, et ces yeux absurdes, qui jamais ne clignent, sont partout. Il y a un endroit où les motifs de deux lés ne coïncident pas, et les yeux montent et descendent le long de la ligne, l'un d'eux un peu au-dessus de l'autre.

Charlotte Perkins Gilman : *Le Papier peint jaune* (1892)

## De la mélancolie chez les nouvelles accouchées.

Les hallucinations de l'ouïe, de la vue et du goût ont été rencontrées dans la plupart des cas, et n'ont présenté dans leur manifestation rien qui mérite d'être spécialement noté ; parmi nos malades, les unes recherchaient dans leurs rideaux, dans leurs meubles, l'origine de voix qui les interpellaient ; d'autres disaient qu'on sifflait et qu'on chuchotait à leurs oreilles, une troisième entendait parler sans pouvoir comprendre ce qui lui était dit. Je n'ai trouvé qu'une fois des hallucinations de la vue pendant l'état de rêve (observ. 46) : deux fois il y a eu des hallucinations du goût, et les malades ont fait des difficultés pour prendre des aliments qui leur semblaient empoisonnés. (Observ. 47.) Ces hallucinations n'existent souvent que pendant la période aiguë de la maladie [...].

Les actes des malades ont été la conséquence logique de leurs idées délirantes, ainsi que cela arrive chez la plupart des aliénés. Sans insister sur le refus d'aliments et sur les actions aussi bizarres que variées, motivées par les hallucinations ou les idées malades, disons que les tentatives de suicide ont été observées un grand nombre de fois. Une de nos malades (observ. 46) essaya de se tuer en avalant une cuiller d'étain, pour échapper, disait-elle, à la honte dont elle était menacée ; une autre répétait qu'elle avait manqué à ses devoirs de mère et qu'elle n'était plus digne de vivre, et il fallait la surveiller de près pour empêcher quelque accident grave ; une troisième, dans son délire, se frappait la tête contre les murs afin d'échapper aux persécutions dont elle était l'objet. Quelques-unes chez lesquelles la dépression n'est pas assez forte pour enlever à l'esprit toute lucidité, apportent dans l'exécution de leurs projets un sang-froid et une adresse que l'on ne peut pas toujours déjouer. Schmidt, cité par M. Weill, rapporte l'histoire d'une nouvelle accouchée mélancolique qui, trompant toute surveillance, sortit la nuit de chez elle et alla se précipiter dans un puits.

Le nouveau-né peut lui-même être gravement exposé, et il importe avant tout de l'éloigner de sa mère : une de nos malades répétait qu'elle voulait tuer son enfant.

Louis-Victor Marcé : *Traité de la folie des femmes enceintes, des nouvelles accouchées et des nourrices et considérations médico-légales qui se rattachent à ce sujet*, Quatrième section, chapitre II, article 2 (« De la mélancolie des nouvelles accouchées : symptômes »), Paris, Baillière et fils, 1858, pp. 265-267.



## Repères biographiques

### Katie Mitchell

Katie Mitchell est née en 1964 à Reading (Grande-Bretagne). Après des études d'anglais au Magdalen College d'Oxford, elle fait ses débuts au King's Head Theatre de Londres. Elle commence une carrière d'assistante en 1988, puis fonde sa propre compagnie, «Classics On A Shoestring», signant dès 1994 ses propres spectacles tout en devenant metteur en scène résident de la Royal Shakespeare Company. C'est dans ce cadre qu'elle met en scène *Les Phéniciennes* d'Euripide, qui lui vaut en 1996 le Prix du Meilleur Metteur en Scène décerné par l'Evening Standard. Également metteur en scène résident du Royal Court Theatre, à Londres, entre 2000 et 2005, elle est devenue en 2003 metteur en scène associé au Royal National Theatre. Elle y a notamment monté *The Waves (Les Vagues)*, d'après le roman de Virginia Woolf, *Attempts On Her Life (Atteintes à sa vie)*, par Martin Crimp (l'un de ses auteurs de prédilection, avec qui elle a fréquemment collaboré), ou encore ... *some trace of her* d'après *L'Idiot* de Dostoïevski. Katie Mitchell a également créé des œuvres dramatiques et des opéras à Dublin, Copenhague, Milan, New York, Stockholm, Cologne, au Festival de Salzbourg, au Festival d'Avignon, à la Schaubühne de Berlin, où elle a monté en 2010 une *Mademoiselle Julie* librement adaptée de l'œuvre de Strindberg. En 2012, elle présente au Festival d'Avignon *Die Ringe des Saturn (Les anneaux de Saturne)* d'après le roman de W.G. Sebald et en 2013, *Reise durch die Nacht (Voyage à travers la nuit)* d'après le texte de Friederike Mayröcker. En 2012, au Festival d'Aix-en-Provence, elle a créé *Written on skin* de Martin Crimp et George Benjamin, qui sera repris à l'Opéra Comique dans le cadre du Festival d'Automne à Paris en novembre 2013.